THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1224



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Procès-verbal (22)
ou
Crimes du pouvoir
arbitraire.
Recueilli, arrêté
par Dragonnard.
an 3.

LE PRO-CONSUL,

OU

LES CRIMES

DU

POUVOIR ARBITRAIRE,

DRAME

En quatre actes et en prose.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

. . . . . *En quò discordia cives perduxit miseros !* VIRG. 1e. BUC.

Par VICTOR DRAPARNAUD, *Citoyen de Montpellier.*

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de J. C. TOURNEL neveu, place Maison commune, no. 216.

AN V RÉPUBLICAIN.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU CITOYEN

BAPTISTE AÎNÉ, premier rôle du Théâtre de la République à Paris.

DIGNE fils des beaux arts dont le brûlant génie
Force la France entière à l'admiration;
Toi par qui des talens la divine harmonie
Enfante du plaisir la douce illusion,
Dis-moi par quels ressorts, dans notre ame ravie,
Tu portes à ton gré la joie ou la douleur;
Dis-moi par quels secrets ou par quelle magie,
De l'attendrissement tu causes la douceur;
Soit que terrible et fier ta cruelle furie,
Dans nos cœurs alarmés, répande la terreur;
Soit qu'empruntant tes traits la noire jalousie
Agite ses serpens et nous glace d'horreur:
Subjuguée à ta voix la criminelle envie
S'étonne en frémissant d'admirer son vainqueur.
Mais si de l'amitié tu nous vantes les charmes,
Ou qu'aux yeux enchantés tu peignes de l'amour
Les dangers séducteurs et les perfides armes;
Qui peindra les transports que tu fais tour à tour
Ressentir à nos cœurs. Tantôt sensible et tendre,
Tu nous fais du bonheur goûter la volupté,

Tantôt léger et vif, ta folâtre gaiété
Force les sens émus de se laisser surprendre.
Tel, lorsque l'aquilon par Eole animé,
Sur les flots courroucés rassemble la tempête;
Tout tremble, tout frémit, la nature inquiette
Craint les feux dévorans dont le ciel est armé;
Mais si du dieu du jour la clarté jaillissante
Dans leurs gouffres profonds chasse les vents fougueux;
Des zéphirs aussi-tôt la cohorte riante
Ramène dans nos champs les plaisirs et les jeux.
Favori d'Apollon, au temple de mémoire,
Parmi les noms fameux ton nom sera gravé,
La modestie encore embellira ta gloire,
Par elle jusqu'aux cieux tu seras élevé.
Je tairai qu'aux talens la vertu réunie
A leur brillant l'éclat ajoute sa splendeur;
Je tairai qu'une sœur, qu'une mère chérie,
Qu'un frère, ont en toi seul trouvé leur protecteur;
Mais quand sur tes vertus je garde le silence,
Ne pourrai-je obtenir moi-même une faveur,
A la douce amitié joins un peu d'indulgence,
Et sans juger mes vers ne juge que mon cœur.
Accepte cet essai, comme le foible gage
Des profonds sentimens que tu sus m'inspirer:
Si tu daignes sourire à ce timide hommage,
Je n'aurai, je le sens, plus rien à désirer.

VICTOR DRAPARNAUD.

AU LECTEUR SENSIBLE.

LECTEUR, *voilà le premier ouvrage que je te présente. Encourager les bons à la vertu par la juste horreur du crime, épouvanter les méchans par l'excès même du crime : tels sont les motifs qui ont guidé ma plume ; et sans doute ils suffiront pour m'obtenir ton indulgence.*

Restraint dans les limites exactes de la vérité, je n'ai pas produit, je le sens, tout l'effet qu'on eut dû attendre d'un semblable sujet, s'il eut trouvé sa source dans une imagination exaltée. Tu ne pourras, sans être révolté, voir la timide innocence succomber sous les efforts du crime ; mais jette un regard

retrograde sur les siècles reculés, et tu retrouveras dans mon héroïne les mêmes combats, la même vertu, les mêmes sentimens qui rendirent LUCRECE *immortelle.*

O mes concitoyens ! il sera pénible à la fois et douloureux pour vous de trouver d'horribles rapports entre le fait épouvantable que j'expose à vos yeux, et les scènes d'horreurs dont de modernes TARQUINS *ont effrayé la terre ; mais qu'il se détrompe celui d'entre vous qui oseroit me soupçonner d'avoir voulu attiser les brandons de la vengeance, ils doivent pour jamais être éteints. Laissons, il en est temps, laissons à la sévère impartialité des lois le soin de punir le crime, et sauvons-nous de l'horreur des remords qui toujours déchirent le sein de l'homme dont la main se souilla dans le sang.*

Et vous, misérables égoïstes, qui n'avez jamais versé les larmes délicieuses de l'attendrissement, qui jettez un

œil froidement tranquille sur les excès désastreux du crime..... Lâches qui ne pleurez que sur vos propres malheurs, ne lisez point cet ouvrage, mais surtout gardez-vous de le juger, ce n'est pas pour vous que j'écris.

Mais si je puis me flatter de vous rendre à la nature ; lisez..... lisez et frémissez..... Ce que n'a pu faire l'amour de la patrie, que la crainte le produise : tremblez d'être un jour engloutis dans l'abyme que creuse sous vos pas votre criminelle indolence ; sécouez le sommeil léthargique qui vous déshonore, et rendez-vous dignes de concourir à la félicité commune, en déployant avec les vrais amis de la République, une mâle énergie contre l'exécrable tyrannie du pouvoir arbitraire.

NOMS DES ACTEURS.

TRUCIDAN, pro-consul envoyé du Sénat vénit.

DECLAYAN, général de l'armée vénitienne.

GASTON, officier supérieur de l'armée vénitien.

AUGUSTE, chef des révoltés.

JULIE, femme d'Auguste.

SIRVAN, père de Julie.

Me. VERROUX, géolier.

QUATRE GUICHETIERS.

DEUX SÉNATEURS VÉNITIENS.

SUITE DE TRUCIDAN.

TROUPE DE SOLDATS VÉNITIENS,

TROUPE DE RÉVOLTÉS.

PEUPLE,

*La Scène est à *** ville révoltée dans les Etats de la République de Vénise.*



LES CRIMES
DU
POUVOIR ARBITRAIRE,
DRAME
En quatre Actes et en Prose.

ACTE PREMIER.

La Scène se passe dans un édifice public, au fond duquel on voit une ville prise d'assaut ; on entend le bruit du canon, du tambour, des instrumens de guerre, le fracas des ruines qui tombent ; le peuple poursuivi par l'armée victorieuse traverse plusieurs fois le théâtre en tumulte ; le bruit cesse par gradation.

On jouera un morceau de musique analogue.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRUCIDAN, DECLAYAN, GASTON, OFFICIERS, SOLDATS rangés en bataille.

TRUCIDAN, *avec emphase.*

ENFIN nous sommes vainqueurs, et cette vîle multitude cédant à l'effort de nos braves cohortes, s'enfuit lâchement devant nous ; elle compte sans doute sur cette honteuse

ressource, et se flatte par elle d'éviter le châtiment dû à sa perfidie ; son espérance est vaine, et rien ne peut désormais la soustraire au glaive victorieux de la loi.

Général, je te charge du soin de faire à cet égard les recherches les plus exactes : ton zèle à servir ton pays m'est garant qu'aucun rebelle n'échappera à ta vigilance.

Et vous, soldats, qui venez de vous couvrir d'une gloire immortelle, recevez par ma voix le tribut d'éloges que vous doit la patrie reconnoissante ; rendez-vous de plus en plus dignes d'elle, en vouant, comme moi, une haine implacable aux traîtres qui ont osé la méconnoître ; plus de pitié pour eux, point de lâche foiblesse ; par elle vous vous rendriez coupables d'un attentat irrémissible, et devenus vous-mêmes rebelles, vous attireriez sur vos têtes l'implacable sévérité de la justice. Allez.

Le général et les soldats sortent, le tambour bat le pas de charge.

SCÈNE II.

TRUCIDAN, GASTON, quelques Sentinelles dans le fond.

TRUCIDAN.

IL luit enfin ce jour tant désiré, où je vais assouvir ma vengeance.

GASTON.

Ah! Trucidan, fermez votre ame à cette horrible passion, ne souillez point votre victoire par la cruauté; ayez, ayez plutôt pitié de ce peuple dont la seule faute est d'avoir été trompé, et qui eut fait le bien si on lui eût dit de le faire ; de ce peuple immense qui, ramené par le repentir, peut encore être utile à sa patrie ; n'en doutez pas, il peut encore fournir des héros ; l'humanité, la clémence, les rallieront autour de vous, l'excessive sévérité les éloignera : bien plus craignez qu'un jour.....

TRUCIDAN.

Moi craindre !..... Ce n'est pas dans des lieux soumis à ma puissance qu'un pareil sentiment peut troubler ma tranquillité ; dépositaire du pouvoir suprême, je puis à mon gré pardonner ou punir ; et combien tu t'abuses, si tu as pu

penser que la fureur qui m'anime a pour cause l'outrage fait à la patrie !

(Gaston fait un mouvement de surprise.)

Tu t'étonnes sans doute, et ta jeune ame sans expérience ignore encore le supplice terrible causé par l'impuissant désir de se venger .. *(Silence.)*

Ecoute, tu connois mon amitié pour toi, tu sais qu'attaché à une famille proscrite, tu aurois sans moi partagé le malheur de tes proches ; depuis ce tems je t'ai comblé de mes faveurs et le rang que tu occupes auprès de moi, te promet le plus haut degré de fortune ; à tous ces bienfaits, je vais en ajouter un autre, je vais t'ouvrir mon ame, te confier de terribles secrets..... Et je crois peu nécessaire de te rappeler combien je punirois d'une manière éclatante celui qui oseroit en abuser.

(Il fait le tour du théâtre, afin de s'assurer si personne ne l'écoute.)

GASTON *(à part.)*

Que va-t-il me dire, n'importe, écoutons-le, et employons tout pour le fléchir. *(Ils s'asseyent.)*

TRUCIDAN.

Depuis que je reçus dans cette ville superbe le plus sanglant outrage, douze ans se sont écoulés, ou plutôt douze siècles. Mon goût pour les arts m'avoit entraîné dans une carrière difficile ; et déjà connu par quelque renommée, je croyois n'avoir que des fleurs à cueillir, quand je vis dans un instant s'évanouir mes espérances, tout le fruit d'un travail pénible autant qu'assidu, et flétrir par le dernier des affronts la gloire que j'avois acquise. O ! jour à jamais exécrable, où je vis ma tête suppliante se baisser devant une insolente tourbe. Ah ! Gaston, je fus abreuvé de l'amertume la plus effroyable ; on m'accusa, je ne sais trop sous quel prétexte, d'avoir insulté une caste alors trop puissante. J'eus beau vouloir m'en défendre, c'étoit insulter encore, et je me vis contraint au dernier terme de l'humiliation. *(S'repentant,)*

Qu'il te suffise de savoir que, loin d'être sensibles à ma peine, ces hommes durs et superbes comblèrent l'outrage, en m'accablant d'insultes humiliantes, et me forcèrent d'aller loin d'eux cacher ma honte et mon opprobre....

(Silence.)

Je t'épargnerai le récit de tout ce que j'ai souffert depuis.

Pour en juger il te suffit du transport qui m'enflamme ; juge avec quel secret plaisir je me vis appelé à un rang qui assuroit ma vengeance : elle seule m'engagea à supporter le pénible fardeau de l'autorité suprême ; dès-lors tous les moyens possibles furent employés pour introduire dans ces murs la guerre civile et la discorde. C'est moi qui, par mes intrigues, ai allumé le tison de la révolte ; c'est moi, qui, m'applaudissant de mes succès heureux, ai suscité contre eux la sévérité du sénat. Les noms redoutables de patrie, de salut du peuple ont servi de voile à mes projets ; enfin, par la politique à la fois la plus adroite et la plus heureuse, j'ai fait armer mes mains du poignard de la vengeance publique. Avec quelle joie *(il se lève.)* je vais l'émousser dans le sang de mes odieux ennemis : ma vengeance, ma seule vengeance est le but où tend ma rage impatiente ; et mes intérêts enveloppés du voile mystérieux de la justice, n'ont rien à redouter, ni du sénat dont j'ai usurpé la confiance, ni du peuple imbécille que j'ai courbé sous mon joug.

Dispense-toi de m'opposer les grands noms d'humanité, de clémence, et crois qu'en vain tu voudrois me distraire d'une résolution invariable. D'ailleurs les lois ont prononcé contre les rebelles la peine de mort.

GASTON.

Ah ! qu'il vous seroit facile de la rendre moins dure cette loi, si votre ame, se livrant à sa pente naturelle, vouloit goûter le doux plaisir de pardonner. Sans doute ceux qui ont égaré le peuple, qui par la dernière des lâchetés ont abusé, pour le perdre, de sa crudélité, de sa foiblesse. Oh ! ceux-là méritent le dernier supplice ; mais l'égarement n'est pas un crime, et ses déplorables victimes sont plus dignes de pitié que de châtiment ! Pourriez-vous, n'écoutant qu'une aveugle rage, sourd au cri déchirant de la nature, enlever à sa famille désolée, un père qui le poignard sur le cœur fut contraint d'épouser le parti des rebelles ; un père que ses enfans consumés par la faim viendront bientôt vous redemander ; arracheriez-vous sans frémir l'enfant du sein de sa mère tremblante, et l'époux des bras de sa timide épouse, à qui tant de barbarie donneroit la mort.

TRUCIDAN. *(D'un ton sévère.)*

Gaston, si je n'étois bien assuré, et de votre amitié pour moi, et de votre discrétion, vous pourriez vous repentir de l'acharnement que vous mettez à la défense de mes plus cruels ennemis. Allez jeune homme, allez ; j'excuse votre

emportement ; rendez vous digne de mes bontés par une aveugle obéissance à mes ordres suprêmes, et mettez surtout vos soins à réparer l'impression funeste que vos discours ont fait sur mon esprit.

GASTON.

J'obéis ; puissiez-vous ne pas être victime de vos affreux projets. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

TRUCIDAN.

Crains plutôt toi-même de devenir suspect à mes yeux ; ..... dissimulons cependant, et sous le manteau de l'équité vengeresse, servons mes propres intérêts. Avec quel plaisir, je verrai à mes pieds ceux dont autrefois j'ai vainement imploré la pitié ; ah ! Trucidan, quel triomphe pour toi, quand tu jouiras froidement du spectacle de leurs larmes, quand tu verras tes nombreuses victimes palpiter encore sur les flots de leur sang et satisfaire à ta vengeance avide..... J'entends du bruit : on vient, ne nous trahissons pas.

SCÈNE IV.

TRUCIDAN, DECLAYAN, *Soldats.*

TRUCIDAN.

Eh ! bien.

DECLAYAN.

Tes ordres sont exécutés, nous avons déjà mis dans les fers les principaux chefs, avec une foule de leurs affidés ; leur supplice se prépare, et bientôt cette secte impie ne souillera plus ces climats.

TRUCIDAN.

Ton activité mérite des éloges, et j'instruirai le Sénat de ton zèle.

DECLAYAN.

Parmi les rebelles pris les armes à la main, un Léo-

ceux a fixé mon attention par son extrême audace, et j'ai ordonné qu'on l'amenât devant toi.

TRUCIDAN. *(Bas à Declayan.)*

Ce soin étoit inutile.

DECLAYAN.

Il pourra nous donner quelques renseignemens, d'ailleurs il convient de l'entendre pour la forme.

TRUCIDAN. *(Avec ironie.)*

Allons, entendons puisqu'il faut entendre.

DECLAYAN.

Le voici.

SCÈNE. V.

TRUCIDAN, AUGUSTE enchainé, DECLAYAN, *Soldat.*

TRUCIDAN. *(Assis avec la plus grande hauteur.)*

Approche vil mortel, dont la coupable audace osa soulever une faction criminelle contre les lois, tu vas payer de ta vie ce crime abominable.

AUGUSTE.

Je sais le sort qui m'attend, et la mort après mon infortune devient pour moi le comble du bonheur; fais-moi mourir sur l'heure, mais n'insulte pas à ma misère, c'est le propre d'un lâche, et sans doute tu l'es, puisque tu abuse de la puissance que te donne sur nous le hasard de la guerre.

TRUCIDAN. *(A part.)*

Il faut dissimuler..... *(avec une feinte douceur)*. J'excuse ton emportement, il est pardonnable sans doute, puisque tu es malheureux; mais tu pourrois employer plus utilement les momens dont ma bonté te permet de disposer, tu pourrois te repentir, te justifier.

AUGUSTE.

Me justifier, eh! grand Dieu, quel soulevement fut jamais plus légitime; le meurtre, le pillage, les enlève-

miens, les violations des droits les plus sacrés, tous les fléaux dévastateurs qui ont fait de ma patrie un vaste désert, ne sont pas à tes yeux des motifs assez puissans..... Barbare, ne crois pas que guidé par la folle espérance de te fléchir, je m'abaisse à une honteuse justification; si la victoire m'eût été propice, l'échafaud eût déjà vu tomber ta tête coupable; je suis vaincu, vaincu par toi, puis-je être plus criminel?..... qu'on me mène à la mort, je saurai mourir sans me couvrir de l'opprobre ineffaçable de te demander la vie. Elle me peseroit trop si je la tenois de toi.

TRUCIDAN.

Misérable..... tu cours à ta perte certaine. J'aurois pu sauver tes jours; mais ton caractère superbe ose encore insulter à ma clémence?

AUGUSTE.

A ta clémence..... Ose-tu bien, tyran, prononcer ce mot sacré, qui devient dans ta bouche un blasphême horrible..... Tu parles de clémence, quand la flamme et le fer ravagent cette Cité malheureuse; tu parles de clémence, quand d'un œil sec et tranquille tu portes la mort et l'effroi dans toutes les familles; quand c'est au milieu des ruines, sur des monceaux de cadavres entassés, parmi des flots de sang, que tu élèves ton char de triomphe, mais qui sera bientôt renversé. Oui, traître, tes forfaits susciteront contre toi l'humanité entière; ce Sénat intègre dont tu as usurpé la confiance, te punira des crimes que tu commets en son nom. Les remords déchirans, les regrets inutiles t'assailliront en foule, et seront tes bourreaux; soutenues par la vérité radieuse, les innombrables victimes de la barbarie ébranleront leurs tombeaux, et levant au ciel leurs mains encore ensanglantées souleveront contre toi, le poids immense de la justice qui retombera sur ta tête criminelle; tu périras enfin sous les poignards d'une vengeance trop légitime, et chargé de l'exécration des peuples, ta mémoire sera en horreur à la postérité.

TRUCIDAN.

Jeune insensé, où t'emporte un imprudent délire.

(Après avoir parlé bas au Général.)

Soldats, qu'on le ramène. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI.

TRUCIDAN, DECLAYAN, un Soldat.

TRUCIDAN. *(Après une pause, avec une fureur concentrée.)*

TU t'étonnes peut-être, si je n'ai pas ordonné son supplice; ..... sa mort est trop peu pour ma rage. Il a l'ame sensible, l'imagination fougueuse, eh! bien qu'il meure mille fois dans chacun de ses amis, dont il entendra les derniers soupirs; vas cependant ordonner qu'il soit plongé dans les cachots les plus sombres, et là, qu'en proie à l'horreur de la faim dévorante, séparé de la nature entière, il s'abreuve à longs traits de ses larmes, et se nourrisse de sa douleur.

(Un Soldat.)

Une femme éplorée qui se dit l'épouse du jeune homme qu'on vient d'amener devant toi, demande à se jetter à tes pieds. Mais la voici.

TRUCIDAN. *(A part.)*

Une femme..... Dieux qu'elle est belle!

SCÈNE VII.

TRUCIDAN, JULIE.

JULIE.

HEUREUX mortel, dont les armes ont répandu la terreur et la consternation dans nos malheureuses contrées, je fais des vœux pour que la victoire suive par-tout vos drapeaux; vous êtes le juge et l'arbitre des malheureux que vous avez vaincu : triomphez d'eux une seconde fois en leur pardonnant; écoutez la clémence, elle sied bien à un front couvert de lauriers. *(Elle se jette à ses pieds.)* Auguste est au nombre de vos captifs, son épouse est à vos pieds, et vous demande sa grace : prenez tous les biens que la fortune nous a donné, mais rendez-moi mon époux, mon époux que j'aime, je n'aurai rien perdu, et je vous bénirai jusqu'au dernier soupir.

TRUCIDAN.

TRUCIDAN. *(La releve.)*

J'ai vu ton époux, son malheur me touche, et tu augmentes l'intérêt qu'il m'avoit inspiré ; mais son imagination trop exaltée, au lieu d'avouer son crime, insulte encore ses vainqueurs : juge s'il est digne du pardon que tu viens implorer ?

JULIE.

Ne soyez point insensible à ma prière ! la mort de ce jeune homme n'ajoutera rien à votre gloire, et vous lui donnerez un nouveau lustre, par un pardon généreux. C'est sa première faute, c'est l'amitié qui l'égara ; il n'a pas du moins à rougir du sentiment qui causa son crime. Vous avez admiré sa valeur, eh bien ! il peut encore l'employer utilement pour sa patrie. Faut-il qu'une si belle espérance avorte sur un échafaud ! Auguste est mon ami, mon amant, je l'aime autant qu'on peut l'aimer ; auriez-vous la barbarie de nous séparer ? ..... mais rien ne pourra nous désunir. Si vous ne lui permettez pas de vivre, ordonnez donc que je meure ; je me dévoue à la mort qui l'attend. Accordez-moi son pardon, ou prononcez notre arrêt.

TRUCIDAN.

Femme, la vie de ton époux dépend de ma volonté. Je songerai à ce que tu m'as dit ; dès que la nuit couvrira ces climats, reviens..... peut-être aurai-je pitié de tes larmes ; cependant je te permets de voir ton époux, tu peus ranimer son espérance..... Son crime est affreux ; mais ce n'est pas la première fois que, près de punir, on s'est laissé désarmer à la voix de la beauté. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

JULIE. *(Seule.)*

Cette réponse obscure me console, et cependant je ne puis me défendre d'un sombre pressentiment ; allons, livrons-nous à l'espérance. Il n'est pas insensible à ma prière, puisqu'il me permet de le voir..... Oh ! mon ami, si le barbare destin tranchoit à son aurore le cours d'une si belle vie, il me reste du moins cet espoir consolant, et qu'on ne peut me défendre, celui de mourir avec toi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une prison très-sombre; une lampe attachée à un poteau, y répand une foible lueur; une table et un escabeau sur la droite. A droite et à gauche sont deux portes qui ouvrent deux cachots.

SCÈNE PREMIÈRE.

Me. VERROUX, *(Quatre Guichetiers.)*

Me. VERROUX.

Allons, allons, venez çà vous autres; souvenez-vous bien de ce qu'on vous a dit. Toi Suturb, et toi Notac, je vous commets à la garde des portes, et n'oubliez pas que personne n'entre ici, à moins qu'il ne présente un ordre du seigneur Trucidan..... Norecic et Taram, vous ferez une exacte visite de tout ce qui est destiné aux prisonniers; et quand on leur apportera à manger, s'il se trouvoit là quelques bouteilles, quelques plats, là, vous m'entendez bien; ..... on n'est pas en prison pour faire bonne chère. Aussi-bien je pense que ces Messieurs n'ont pas grand besoin de s'engraisser; on dit que ce soir on doit en expédier une bonne troupe; ..... ma foi tant mieux; car, à parler franchement, ils ne valent pas la peine qu'on se donne, pour cela; mais que faire, on a leur bien, et cela console, eh! eh! eh! eh! *(Ils rient.)*

TARAM.

Je suis de ton avis, et l'on ne peut mieux raisonner. Ce n'est pas que le plus grand nombre de ceux qui sont ici ne soient les plus honnêtes gens du monde. Tiens, on vient tout à l'heure de nous amener un jeune homme: eh! bien, c'est pourtant un bon diable, et je me souviens que l'hiver dernier, beaucoup de pauvres ouvriers, mon père et moi, par exemple, serions peut-être morts de faim et de misère, sans les secours qu'il nous fit parvenir. Il faut en convenir, c'est un grand malheur qu'il se soit fourré dans tout ce galimathias.

SUTURB.

Corbleu..... tu me fais pitié, avec ce ton de *miséréré* : nous serions ma foi bien bêtes de plaindre des gens qui nous appelloient canailles, et qui faisoient sans cesse bonne chère, tandis que nous pauvres diables allions travailler pour vivre. Vive Dieu ! voici le bon temps, ah ! ah ! ah ! comme nous allons nous divertir, ventre-bleu, chacun son tour, rien de plus juste..... On dit pourtant qu'ils se sont battus comme des enragés..... Ehm.

Me. VERROUX.

Ma foi je n'en sais rien ; j'ai resté, pendant qu'a duré le combat, dans la cave d'un de ces Messieurs, où, par parenthèse, j'ai fait une assez belle ripaille. Oh ! c'est que j'ai craint qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entr'eux d'aller s'y cacher ; sans doute ils m'ont aperçu, car aucun n'a osé venir s'y fourrer ; morbleu ils me connoissent, aussi le Général m'a récompensé, en me donnant un poste honorable..... *(A part.)*

A propos, j'oublois.... Le prisonnier qu'on vient d'amener a quelque chose à me dire..... *(Haut.)* Allons camarades retournez à vos postes, et songez à remplir chacun votre tache.

SCÈNE II.

Me. VERROUX seul. *(Après avoir réfléchi un instant.)*

Mais pourquoi diable me l'ont-ils tant recommandé ? je n'y comprends rien ; il faut sans doute que ce soit un des chefs ; ils disent tous que c'est pour demain, ma foi ça m'est égal ; voyons toujours ce qu'il me veut.

SCÈNE III.

Me. VERROUX, AUGUSTE en désordre.

Me. VERROUX. *(Après avoir ouvert avec fracas une porte à gauche.)*

Oh ! l'ami, n'est-ce pas toi qui m'as fait demander tout à l'heure.

AUGUSTE.

Oui, j'avois quelque chose à vous demander.

Me. VERROUX.

Voyons qu'est-ce, parle, car j'ai à faire.

AUGUSTE.

Un moment, laissez-moi respirer.....

Me. VERROUX.

Oh ! tu auras tout le temps de respirer après, si tu veux. Ils sont tous comme çà. Respirer..... Voyons, dépêche-toi, j'ai d'autres affaires. Eh ! morbleu.

(Auguste accablé se laisse tomber sur un escabeau, Me. Verroux lui frappe dans la main.)

Hola ! oh ! camarade, tu fais l'enfant. Allons, allons, çà ne sera rien..... eh ! puis ne faut-il pas tous en venir là. Du courage, morbleu, du courage..... je vais lui chercher une cruche d'eau, çà lui fera du bien.

AUGUSTE. *(Il revient à lui.)*

C'en est donc fait, je ne la verrai plus, je n'entendrai plus cette voix touchante, cette douce voix qui alloit jusqu'à mon cœur, et m'énivroit de plaisir..... O ! ma Julie, épouse adorée de l'époux le plus tendrement aimé; à peine nous goûtions le bonheur; à peine une chaîne de fleurs unissoit nos destinées, et le sort impitoyable nous sépare, nous sépare pour jamais.....

Je vais bientôt perdre la vie..... Mourir sur un échafaud, victime de la plus juste des causes. L'ami de l'humanité, le protecteur de la veuve, de l'orphelin, va subir le dernier supplice, tandis que des hordes de Vandalles, assis à sa table, insulteront à sa misère par des sanglantes orgies. Ah ! que n'ai-je perdu la vie, lorsqu'à la fois embrasé du pur amour de ma République, et d'une juste colère contre nos exécrables oppresseurs, je volois au champ de la gloire, ou plutôt pourquoi leur main doublement féroce, pût-elle me dérober au bonheur de terminer moi-même une misérable vie, je jouirois aujourd'hui de la paix des tombeaux, trop heureux encore si la terre indignée ne se soulevoit pas sous le poids de tant de cadavres : mais plus cruelle encore, la mort même a voulu retarder le moment de saisir sa victime, en quelque sorte complice de ses barbares Ministres; je lui dois l'affreux malheur de voir la nature impunément outragée, l'ordre social entièrement renversé, et tous les crimes réunis sur ses débris fumans, assis à l'ombre fatale du drapeau san-

glant de la férocité. Et pour combler ma misère, un peuple stupide et barbare se réjouira du spectacle de mon supplice, et attachera ses regards avides sur ma tête dégoûtante, tombant sous la main des bourreaux. Ah ! Dieu.....

Me. VERROUX. *(Revenant avec une cruche.)*

Tiens, voilà de l'eau que je t'apporte, si tu veux du vin, j'en ai du bon..... en payant, comme juste.

AUGUSTE.

Je n'ai besoin de rien, je vous remercie.

Me. VERROUX.

Mais, qu'avois-tu donc à me dire ?

AUGUSTE.

Je voulois..... vous..... prier.....

Me. VERROUX. *(Brusquement.)*

Me..... prier de quoi, eh ! que diable pourquoi tant de mystère.

AUGUSTE. *(Se lève avec chaleur.)*

Mon ami, tu peux me rendre un bien grand service, pour lequel ma reconnoissance sera sans bornes. Je sais que bientôt la hâche fatale va terminer ma vie ; tu peux encore me rendre heureux, et semer quelques fleurs sur les bords de ma tombe..... Tu as une épouse, peut-être, eh ! bien, si le malheur s'attachant à tes pas, alloit t'en séparer pour jamais?

Me. VERROUX.

Eh ! eh ! bien..... je..... je..... m'en consolerois. Mais, voyons, au fait.

AUGUSTE.

N'aurois-tu pas le plus ardent désir de la voir, de l'embrasser.

Me. VERROUX.

Oh ! Oh ! j'entends ; .... c'est-à-dire que tu exiges de moi ce petit service.

AUGUSTE.

Tu me rendrois le plus heureux des hommes.

Me. VERROUX. *(Indécis.)*

Eh ! bien..... *(décidé)* c'est impossible.

AUGUSTE.

Mon ami, je t'en supplie, ne me refuse pas.

Me. VERROUX.

Il m'est formellement défendu de te laisser parler à qui que ce soit, et tu ne veux pas, sans doute, que j'encoure ma disgrace pour te faire plaisir.

AUGUSTE.

Mais, personne ne sera instruit de cette entrevue, je t'en conjure, accorde-moi cette grace, je te la demande à genoux..... N'as-tu jamais éprouvé combien il est doux de faire une bonne action.

Me. VERROUX. *(A part.)*

Moi..... ma foi non.

AUGUSTE.

Par pitié sois sensible à ma prière, à l'excès de ma douleur; vois cruel, vois couler mes larmes..... Tu détournes la vue, rien ne peu te fléchir; tiens barbare, tiens voilà ma bourse, prends, que veux-tu d'avantage.

Me. VERROUX. *(Prenant la bourse.)*

D'honneur, tu m'attendris..... je verrai, je.....

UN GUICHETIER.

Une femme est là, qui demande à te parler.

Me. VERROUX.

J'y vais.... je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

AUGUSTE seul.

Homme cruel et barbare, digne agent de la férocité de nos bourreaux, que ne puis-je à mon gré purger la terre d'un monstre, et venger l'humanité que tu déshonore..... Il résiste à mes larmes..... à mes prières..... à mes prières! et j'ai pu m'avilir à ce point; O! ma fille pardonne-moi; hélas! que ne ferois-je pour [illegible] le bonheur de te voir encore..... mais il faut [illegible]cer; je ne te

verrai plus *(Avec abattement.)*. Grand Dieu ! je ne la verrai plus ; cette idée m'accable, et la mort même est un supplice moins affreux.

(*Il s'appuie contre la porte de son cachot.*)

SCÈNE V.

AUGUSTE, JULIE, Me. VERROUX.

Me. VERROUX. (*Dans le fond.*)

OH ! puisque vous avez une permission, vous pouvez entrer, et je n'ai rien à dire..... Dans le cabinet à gauche, ne soyez pas long-temps, entendez-vous. (*Il sort.*)

JULIE. (*Toujours dans le fond.*)

Ma force m'abandonne, c'est donc ici que mon époux..... Oh ! Dieu, quand tu permis aux hommes de bâtir cet horrible séjour, avois-tu pensé qu'il seroit un jour habité par la vertu.

AUGUSTE. (*Se relève avec vivacité.*)

Que vois-je, est-ce une illusion ?

(*Ils poussent un cris, et se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

O ! mon amie, est-ce toi que je presse contre mon sein : mon ame étonnée jouit de son bonheur, et ne peut le concevoir ; par quel enchantement as-tu pénétré jusqu'à moi.

JULIE.

Trucidan m'a permis de te voir.

AUGUSTE.

Trucidan..... lui, le monstre, oh ! je sens mes veines s'enfler de rage à ce nom détesté.

JULIE.

Mon cher Auguste..... calme tes sens trop agités. L'espoir est rentré dans mon ame : j'ai vu le tyran qui nous opprime ; il paroît touché de ton sort, il m'a promis.....

AUGUSTE.

Tu l'as vu..... il t'a promis..... Ah ! malheureuse, fuis dans quelque climat lointain cacher ta vertu. C'est ici le

séjour du rebut des hommes ; des monstres infectent l'air qu'on y respire ; la violence est leur loi, les meurtres sont leurs amusemens. Trucidan est le chef de cette bande impie, il mérite de l'être..... Quand on m'a dit que tu allois lui demander ma grace, cette nouvelle a jetté mon ame dans l'anéantissement ; c'est alors sur-tout que j'ai senti l'horreur de mon sort..... Je fus trop heureux d'être ton époux, pour désirer de mourir ; mais je ne voulois pas racheter la plus longue vie par la honte d'un moment. Si je ne puis sauver mes jours qu'aux dépens de l'honneur, qu'on ouvre mon tombeau, et que mon épouse ait le courage de m'y laisser descendre.

JULIE.

Cruel, ta constance me désespère ; peux-tu penser que Julie veuille le déshonneur de son époux. Ah ! mon ami, laisse agir ma tendresse, un rayon d'espérance vient luire à mon cœur éperdu. Cette nuit peut-être tes fers seront brisés, cette nuit.....

AUGUSTE.

Non, je n'espère plus rien..... malheur à celui qui compte sur la justice des hommes..... à peine ont-ils fait le choix fatal, qu'ils comptent avec une avide impatience, les minutes qui retardent leurs sanglans projets ; juge si le barbare qui les guide doit te promettre cette espérance qui te console. Ah ! tu ne connois pas encore la brute féroce qui te flatte ; d'autant plus redoutable qu'elle est douée d'une étincelle de raison. Sa bouche ensanglantée ne respire que sang et carnage ; c'est au millieu des cris lamentables des victimes dévouées à sa fureur qu'elle célèbre sa cruelle joie, dans ces orgies somptueuses, où la débauche est jointe à l'inhumanité. Crois-moi, cesse de te livrer à une espérance d'autant plus déchirante qu'elle va bientôt s'évanouir... O ! ma Julie, unique objet que je regrette, ne prends point ma constance pour l'insensibilité ; tu ne sais pas ce qu'il en coûte à mon cœur, quand il s'arme contre toi : ton image y respire en traits de flamme, et s'y enfonce d'avantage quand je veux l'en arracher ; mais plus le sacrifice est pénible, moins il faut qu'on s'en dispense. L'homme près de mourir se doit plus à l'honneur qui lui survit qu'à tous les biens passagers qu'il va perdre pour jamais..... Viens, ô ! la plus aimée des femmes ; viens, reçois mes adieux dans ce dernier embrassement, mais sur-tout fuis loin de ces lieux profânes, ils sont indignes de te posséder.

JULIE.

Que je fuie, que j'abandonne mon époux, lui dont la vie est plus nécessaire à sa Julie que l'air même qu'elle respire..... Non, ne l'espère pas, c'est la première fois que tu ne seras point obéi ; et si la fortune jalouse rend mes efforts inutiles, je saurai mourir avec toi. Auguste..... Ma consolation, ma vie..... que ferois-je sans toi, où irois-tu toi-même. Hélas ! dans la solitude et l'abandon, tu rappellerois bientôt celle que tu aurois contrainte de te quitter.

(*Il s'embrassent.*)

SCÈNE VI.

AUGUSTE, JULIE, Me. VERROUX.

Me. VERROUX. (*Gris.*)

Allons, allons..... la belle, il faut te retirer mon enfant..... il est tard, et puis vous avez eu le temps de vous conter toutes vos balivernes.

JULIE.

Mon bon ami, je vous en prie, encore un moment.

Me. VERROUX.

Oh ! que diantres encore une fois, je te dis qu'il est tard, ainsi il faut t'en aller tout de suite. Ne m'échauffe pas d'avantage la bile, et vas-t'en de bonne grace, si tu ne veux que.....

AUGUSTE.

Va, ma chère Julie, ne t'expose pas plus long-temps à la brutalité de ce monstre.

Me. VERROUX.

Hom ! Comment tu fais le raisonneur. Ayez donc de la bonté pour ces Messieurs : voilà comme ils vous le rendent. Et ventrebleu, je suis un grand benet de souffrir vos impertinences.

(*Il pousse Julie avec violence.*)

AUGUSTE. (*Furieux s'élance sur lui.*)

Vil scélérat, si tu avois l'audace de porter tes mains

infâmes, sur ce que la nature forma de plus parfait, rien ne sauroit te soustraire à ma rage.

Me. VERROUX. (*Effrayé.*)

Holà ! eh ! camarades, venez un peu moriginer ce coquin-là.

(*Les Guichetiers entrent.*)

JULIE. (*Se jette à leurs pieds.*)

Ayez pitié de son état, n'ajoutez pas à l'horreur de son sort par des traitemens cruels. Hélas ! n'est-il pas assez infortuné ?

AUGUSTE.

Arrête Julie, que fais-tu, oses-tu recourir aux assassins de ton époux, et concevoir l'espérance frivole d'attendrir les bourreaux de ta patrie..... Vas, quitte ces tristes lieux, et n'oublie jamais que ton malheureux époux te fût fidelle jusqu'à la mort; si tu donnes quelquefois une larme à mon infortune, mon ame en tressaillira dans la tombe. Adieu...

(*Deux Guichetiers le poussent avec violence, et le laissent tomber évanoui sur le banc.*)

SCÈNE VII.

AUGUSTE. (*Seul, égaré.*)

OU suis-je, où l'ont-ils entraînée.... Barbares, arrachez-nous la vie, mais laissez-nous mourir ensemble; que dis-je..... je m'égare..... O ! ma raison qu'est-tu devenue..... (*Silence.*) Tendre épouse; ô ! Julie quel sort cruel ils te préparent; pourras-tu dans ce vaste désert, sans consolation, sans guide, pourras-tu échaper à la rage de ces tigres forcénés..... Vertu, beauté, jeunesse, tout ce qui imprime dans l'ame de l'homme probe, l'estime et la vénération, tout sera pour cette race impie l'objet de criminels désirs. ... Ciel, protecteur des malheureux, toi que je n'ose accuser d'injustices, s'il est vrai que le mortel suppliant te fut toujours recommandable; si toujours les vertus réunies eurent des droits à ta bienviellance, protége mon épouse infortunée, guide ses pas chancellants sur les bords de l'abîme, et j'entrairai content dans la nuit du tombeau.

(*Long silence, il devient plus calme.*)

Et toi qui dans ces heures de silence, règne en paix sur la foule des mortels malheureux ; sommeil consolateur, sois le précurseur du repos éternel qui va s'emparer de moi pour jamais ; hâte, s'il est possible, ce moment si désiré. Eh ! que faire, hélas ! dans ce monde périssable, pour sans cesse y traîner un destin malheureux, entouré d'affreux cannibales, abusés sans cesse par le fantôme d'une égalité mensogère ; la mort seule les conduit à ce but ; et les frappant au millieu de leurs projets criminels autant qu'inutiles, elle imprime sur les cadavres épars le sceau tardif, mais ineffaçable de l'égalité... J'éprouve cependant ta mélancolique influence, et tes pavots bienfaisants appésantissent mes paupières flétries..... Rentrons.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

La scène représente un palais magnifique, dont la vue s'étend bien avant dans le théâtre ; on aperçoit dans le fond une table sur laquelle est le débris d'un festin. Il est nuit.

(*Pendant l'entr'acte on entend battre la retraite.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

TRUCIDAN, GASTON.

TRUCIDAN.

Je te l'ai déjà dit, ton inexpérience ne sait pas prévoir les dangers d'une indulgence déplacée ; et depuis longtemps tes reproches ont lassé ma patience..... Gaston, ne me force pas à m'armer contre toi d'une sévérité que mon cœur réprouve, et qui pourroit te devenir funeste.

GASTON.

Et que m'importe ta menace, lorsque je suis contraint de te vouer avec ce peuple que tu persécutes, à l'exécration qui suivra tes desseins odieux ; mais ne pense

pas que, me prêtant à tant de barbarie, je sois jamais l'agent des forfaits qu'elle médite, j'aime mieux être la victime, que le complice d'une tyrannie que j'abhorre.

TRUCIDAN. (*Furieux.*)

Tu m'y forces; mais je saurai te faire répentir d'avoir bravé mon autorité; tu sentiras, mais trop tard, à quels excès peut se porter contre toi ma confiance trompée. Plus d'amitié désormais entre-nous, tu viens d'en rompre les liens. Tu rentreras, ingrat, dans la poussière d'où je t'avois fait sortir, et garde-toi, sur tout, d'oublier le respect que tu dois à celui qui, revêtu du pouvoir suprême, peut.....

GASTON.

Celui qui, revêtu du pouvoir suprême, n'use de ce dépôt précieux que pour le bonheur du peuple dont il l'a reçu; qui, méritant le titre plus glorieux encore d'ami de l'humanité, essuie les larmes des malheureux, les console; qui, assez grand pour fermer son ame aux impulsions d'une vengeance arbitraire, fait céder les passions tumultueuses devant le grand intérêt de la félicité publique, et pleurant sur l'égarement où entraîne le crime, le frappe. Mais en détournant les yeux, oh! celui-là mérite l'hommage d'un peuple de frères, dont la reconnoissance doit à jamais consacrer son nom; mais lorsque, après avoir usurpé sa confiance, cet homme atroce viole à la fois les devoirs sacrés de la justice et les lois de l'honneur, devient le barbare artisan du malheur de ses concitoyens, surpasse par sa froide insensibilité les rochers les plus durs, et rassemblant autour d'eux, les fléaux destructeurs, fait de sa patrie déserte un vaste tombeau, ce n'est plus alors qu'un monstre abominable, contre qui justement indignée, doit enfin s'élever la foule du peuple outragé, et l'écraser sous les débris d'une puissance trop long-temps respectée.

TRUCIDAN.

Tant d'audace ne restera pas impunie.... Amoi... Quelqu'un....

(*Un Officier entre.*)

GASTON.

Graces au Ciel, tu combles mon attente, et t'avoir dit la vérité, ne méritoit pas l'honneur d'être confondu, parmi tant d'illustres proscrits. Je pourrois peut-être déchirer le voile dont tu t'enveloppes; mais ne crains rien. Quelque horrible que me fut ton amitié, ses garants me

seront toujours inviolables ; je te méprise assez pour ne pas te trahir.

TRUCIDAN. (*A l'Officier.*)

Qu'on le conduise à la tour..... Tu m'en répondra sur ta tête.

(*Gaston lui remet son épée, l'Officier fait un geste de pitié.*)

SCÈNE II.

TRUCIDAN. (*Seul.*)

JEUNE audacieux tu payeras cher ta fougueuse insolence ; et puisque tu refuses d'être l'objet de mes faveurs, tu le seras de mon inimitié..... Que vais-je faire..... le punir..... Eh ! quel est son crime..... Son crime est ma sûreté compromise..... Il pourroit dans les accès de son délire, rendre publics des secrets que j'ai eu l'imprudence de lui confier ; assurons par sa mort, et ma vengeance, et ma tranquilité (*Il tire sa montre.*)..... (*Silence.*).

Voici bientôt l'heure, où tout dans la nature, jusqu'aux mortels les plus malheureux, va se livrer aux charmes du sommeil, et moi seul..... moi seul, je ne puis goûter le repos. Oui je sens malgré mes efforts, s'élever dans mon ame la crainte et les remords. La sombre méfiance, la terreur dont je m'environne, m'épouvantent moi-même, et si quelquefois un assoupissement léthargique vient appésantir mes esprits, des visions sinistres affligent mon imagination égarée, des spectres formidables agitent devant moi des pâles flambeaux, et je vois à ces lueurs funéraires, étinceller des poignards suspendus sur ma tête..... Ah ! j'eusse mieux fait peut-être de chérir la vertu ; et je sens au cri de ma conscience, qu'il eut été plus doux de faire des heureux..... (*Avec l'accent du désespoir.*).

Mais, puisque mon ame déchirée par des passions cruelles est née pour le crime, suivons aveuglement le torrent qui l'entraîne. Et que m'importe à moi, l'opinion d'une classe appelée vertueuse, et toujours pusillanime, pourvu qu'elle tremble sous mon joug : répandons autour d'elle la mort et l'effroi, et malheur, malheur à celui qui jetant un œil trop scrutateur sur ma conduite oseroit ou l'approfondir, ou l'improuver.

(*Julie paroît dans le fond, vers le milieu de la dernière période.*)

SCÈNE III.

JULIE *(Seule.)*

JE vais enfin connoître le sort de mon époux..... Dieu des infortunés amollis le cœur de ce monstre, et s'il lui faut une victime, que ses coups se rassemblent sur ma tête..... Mais pourquoi ne puis-je me défendre d'un funeste pressentiment..... Il est sans doute produit par l'impression qu'ont fait sur mon esprit les spectacles d'horreur qui nous entourent; oui le crime regorge dans ces lieux horribles, et tout concourt à me présager un avenir funeste.... Partout on voit du sang; par-tout on foule aux pieds des cadavres barbarement mutilés; par-tout on entend des gémissemens lugubres, et le poignard des assassins frappe l'innocence et la vertu..... Tout à l'heure encore: ô! Ciel..... j'ai vu un vieillard étendu sur le corps de son fils, que des brigands venoient d'égorger. Ce malheureux père tâchoit d'une main défaillante d'étancher le sang qui sortoit à gros bouillons; il y mêloit ses larmes; il colloit ses lèvres glacées sur la bouche livide de son bien-aimé, comme pour le rappeller à la vie; il poussoit des cris lamentables qui se répétoient dans les ténèbres; et ces cris, ces cris d'un père excitoient le rire des féroces assassins attroupés autour de lui. Les monstres, ils l'ont égorgé sur son fils expirant; ah! malheureuse, épargneront-ils ton époux!

(Elle s'appuie contre une colonne.)

SCÈNE IV.

TRUCIDAN, JULIE.

TRUCIDAN dans le fond. *(A part.)*

ELLE n'est point encore venue..... La crainte aura peut-être..... Elle ignore, et mon amour, mes projets, et sa vertu timide ne prévoit pas le sort qui lui est réservé..... J'entends quelqu'un, c'est elle, ne nous trahissons pas.

JULIE. *(Avec timidité.)*

Je me rends à vos ordres..... Ce matin vous m'avez permis d'espérer, et j'ose me flatter que vous ne ferez pas

succéder à une espérance aussi chère la certitude du malheur le plus affreux.

TRUCIDAN.

Je me suis fait instruire de tous les faits qui caractérisent la trahison d'Auguste. Il est bien plus criminel que je ne l'avois cru d'abord, et je ne puis sans me compromettre épargner des rebelles tels que lui.

JULIE.

Eh ! quel homme oseroit vous faire un crime d'avoir pardonné ?

TRUCIDAN.

Je connois les intentions du Sénat qui m'envoie. Le glaive impassible de la loi doit tomber principalement sur les chefs de cette faction trop coupable..... ce n'est pas que, cédant à l'intérêt que tu m'as inspiré, je ne puisse modifier pour ton époux cette loi sévère ; mais si malgré l'énormité de son attentat je suis sensible à ta peine, si je m'expose en quelque sorte moi-même au châtiment qu'il a mérité, te trouverai-je à ton tour insensible, et ne m'est-il pas permis après un tel service de te demander moi-même une faveur.

JULIE. (*Avec feu.*)

Ah ! parlez, parlez, je suis prête à y souscrire (*Se reprenant.*), à moins qu'elle ne soit réprouvée par l'honneur.

TRUCIDAN.

Eh ! bien, tu es dès cet instant l'arbitre du sort de ton époux, et c'est désormais de toi seule qu'il va dépendre..... Belle Julie, je n'ai pu te voir sans être sensible à tes charmes. Tu peux, d'un seul mot, tout obtenir de moi, et voir en esclave à tes pieds celui à qui tout est soumis..... Ton honneur n'a aucune atteinte à redouter, puisqu'il repose sur un secret inviolable ; mais songe qu'après celui dont tu deviens dépositaire, le seul retour des sentimens que tu m'as inspiré peut assurer ton repos. Je t'aime avec fureur ; je ne prétends pas être aimé de même, ce seroit trop exiger : désarme ta superbe rigueur, demeure cette nuit avec moi, ton époux est libre demain.

JULIE. (*Avec horreur.*)

Ah ! grand Dieu..... qu'elle indignité !

TRUCIDAN. (*Avec ironie.*)

Je n'ai point l'art séducteur de caresser l'orgueil des belles par des soupirs efféminés. Je ne sais ni flatter ni gémir..... Tremble, si ma passion se voit humiliée par la honte d'un refus : je me borne à deux mots ; consens à servir mon amour, et tu sauves Auguste ; si tu refuses, il meurt.

JULIE.

Barbare, et c'est ainsi que tu pardonnes, et c'est ainsi que tu profânes, la clémence, la générosité. Les vainqueurs généreux n'exigent point des conditions honteuses, de ceux qu'ils veulent sauver. Ils permettent aux vaincus de conserver au moins l'honneur, le seul bien qui leur reste, méprisent les actions basses, et ne les proposent jamais. Ah ! revenez à vous, et voyez si les charmes imaginaires que peut vous offrir une femme infortunée depuis long-temps flétrie par la douleur, peuvent être mis en balance avec les plaisirs purs qui sont le prix de la vertu.

TRUCIDAN.

Ainsi donc tu refuses la grace de ton époux. Je voulois le sauver, et c'est toi qui prononce son arrêt.

JULIE.

Est-ce sauver Auguste que de nous déshonorer tous les deux ; monstre, et tu es homme, et tu l'as pu concevoir cet abominable dessein, et tu l'oses proposer de sang froid..... Je ne le vois que trop, je n'ai plus d'espérance ; et ton ame, parvenue au dernier terme de l'avilissement, a sans doute vu couler d'autres larmes. Achève, mets le comble à tes fureurs, en ajoutant le meurtre d'une femme à la longue liste de tes assassinats..... Tu n'auras pas plus long-temps à jouir du spectacle de mes douleurs ; mon époux va perdre la vie, il saura mourir, et du moins j'arroserai ses cendres des larmes de la vertu.

TRUCIDAN. (*Hors de lui.*)

Eh ! bien, je vais la mettre à l'épreuve..... Soldats, vous conduirez cette femme sous vos tentes. C'est-là que tu passeras la nuit : ils ne te laisseront pas je pense beaucoup de larmes vertueuses à répandre sur le sort de ton époux. Demain les premiers rayons de l'aurore te l'offriront, luttant contre la mort dont tu aurois pu le sauver.

JULIE.

JULIE.

C'est envain que tu te promets de consommer ton affreux projet, la mort m'affranchira de tant d'infâmie. Ministres abominables d'un tyran féroce, vous ne rougissez pas de dégrader à ce point, et le titre glorieux, et les armes qui ne vous furent remises que pour combattre les ennemis de la patrie. Par pitié, si vos cœurs endurcis sont encore accessibles au repentir, arrachez-moi la vie; frappez, frappez ce cœur, que votre vue fait tressaillir d'horreur et d'indignation. Monstre pour qui la foiblesse, et la vertu sont des titres à l'oppression; toi qui compte au nombre de tes plus beaux jours, ceux où tu t'abreuves du sang des hommes, satisfaits ta soif cruelle; voilà mon sein, frappe. J'oublie tes forfaits, et je fais des vœux pour toi.

TRUCIDAN.

Je me ris des ridicules efforts d'une démence trop bien combinée, pour n'être point infructueuse; rien ne pourra te soustaire à mes désirs. Je veux bien consentir à te laisser encore quelques instans, profites-en pour devenir plus calme..... mais après ce délai que ma bonté t'accorde, si ton obstination persévère avec tant d'audace, livrée à une horde de satellites, tu pleureras en larmes de sang, la perte irréparable de cet honneur chimérique, auquel tu sacrifies un époux, que tu verras expirer sous tes yeux. J'inventerai pour lui des supplices inconnus; je verserai sur vous jusqu'à la lie la coupe amère de la vengeance, et tu iras après raconter à ton époux que tu lui restas fidèle. (*A part.*) Ne nous éloignons pas, et observons ses moindres mouvemens.

SCÈNE V.

(*Trucidan paroît souvent dans le fond pendant le monologue.*)

JULIE. (*Seule.*)

AH! je ne puis résister à tant d'horreurs..... et je sens que je succombe..... O mon ami! il n'est donc plus d'espérance, et la tombe va pour jamais se fermer sur nous. Illusions trop flatteuses qui souteniez mon courage, vous êtes donc évanouies? ô! que l'infortune touche de près

aux rêves brillans qui nous peignent la félicité..... Ce matin même encore, le cruel entretenoit une erreur si chère, et l'espérance montroit à mon ame une perspective trompeuse, qui me cachoit l'abîme où j'allois tomber.

O ! mort, écoute ma prière, viens m'arracher à une vie odieuse, épargne à mes sens déchirés l'horrible spectacle de la mort d'un époux adoré..... il va mourir, et je puis le sauver..... le sauver ! à quel prix..... Malheureuse qu'ose-tu penser, qu'elle affreuse idée ; ah ! combien je dois m'indigner d'avoir pu la concevoir. Mais le monstre va me livrer à la brutalité de ses infâmes suppôts.... Mon époux va périr, et moi sans conserver ma gloire, je lui plonge le poignard dans le sein . .. Il ne m'a donné qu'un instant. Instant terrible ! oh ! la mort la plus affreuse est préférable à l'horrible combat qui déchire mon cœur. (*Silence.*)..... (*Avec explosion.*)

Mon époux tu l'emportes, tu vivras, oui tu vivras pour ta Julie, pour l'aimer..... Qu'ai-je dit ; oh ! non tu vivras pour la plaindre, pour pleurer l'épouse la plus tendre. (*Se reprenant avec la plus grande horreur.*) Non..... jamais il ne s'accomplira ce sacrifice, dont la seule idée fait palpiter mon cœur, et glace d'effroi toutes les parties de mon être. Pourroit-il hélas ! pourroit-il jouir de cet affreux bienfait, cimenté d'un sang d'une épouse (*Avec exclamation.*) alors indigne de lui ; eh ! quand tout mon sang répandu eut lavé ton injure, et satisfait à ton honneur outragé..... Qui me sauveroit du dernier malheur, si ta malédiction me suivoit dans la nuit du tombeau. (*Avec le plus grand abattement.*) Oh ! pourquoi ne puis-je mourir ! (*Elle s'évanouit.*)

TRUCIDAN. (*Accourt suivi de plusieurs soldats.*)

Je triomphe, et son extrême faiblesse m'est garant, qu'aucun obstacle ne peut être porté à mes désirs. (*Il parle bas à un Officier.*) (*Haut.*) Allez, et sur-tout qu'on ait pour elle les égards que son état exige. (*Les soldats la portent dans l'appartement de Trucidan.*) (*Après un peu de silence il se reprend.*) Insensée ! envain ce sacrifice servira ma vengeance, le sang, le sang peut seul me satisfaire : je cours cependant la faire observer, et presser le moment qui doit me livrer ma victime. (*En quittant la scène il est rencontré par le Général et sa suite, qui l'obligent à rentrer malgré lui.*)

SCÈNE VI.

TRUCIDAN, DECLAYAN, Soldats.

DECLAYAN.

JE viens te rendre compte de mes démarches; et j'en aurois hâté l'instant, si je n'avois été long-temps retenu par l'exécution des sages mesures que tu m'as ordonné.

TRUCIDAN. (*Après des signes d'impatience.*)

Continue à te montrer le digne dépositaire de la force publique, et la Patrie récompensera tes services...., En quel état est la ville.

DECLAYAN.

Une exacte surveillance ôte à ce peuple rebelle jusqu'à l'espoir de s'agiter encore; mais je crois que l'unique moyen de déjouer son espérance perfide, est de purger ce repaire de tous les traîtres qui l'habitent, et les lenteurs ordinaires de la justice pourroient.....

TRUCIDAN. (*Avec emphase.*)

Sans doute le salut de la Patrie commande impérieusement les mesures les plus sévères; et l'on ne peut sans crime, laisser plus long-temps exister ce ramas infecte; il osa forger la foudre contre les lois : la foudre l'écrasera. Dès que les premiers rayons de l'aurore éclaireront ce sol impie, que le glaive redoutable de la justice frappe les têtes coupables; et pour hâter l'exécution, que dix bouches d'airain vomissent contre ces misérables la mort qu'ils ont mérité. Général je te rends responsable des événemens : voilà l'ordre qui t'en fait un devoir. Et vous soldats, allez remplir l'honorable mission qui vous est confiée, et par votre zèle à punir les traîtres, méritez le titre glorieux de libérateurs de la Patrie (*Au Général*), Toi demeure. (*Les soldats sortent.*)

SCÈNE VII.

(*Elle doit se passer avec précipitation.*)

TRUCIDAN, DECLAYAN.

TRUCIDAN.

ENFIN, mon cher Declayan, je tiens en mon pouvoir cette superbe Julie, et ma vengeance est sûre, si ton amitié consent à me servir. (*Il écrit.*) Cours aux prisons, et qu'au point du jour Auguste livré aux bourreaux, ignore à jamais le secret de mon amour. Ne remets à personne le soin d'assurer mon repos, et reviens toi-même m'annoncer le succès de tes soins.

DECLAYAN.

Tu peux te reposer sur mon zèle; mais garde-toi sur-tout qu'on puisse jamais soupçonner la passion qu'elle t'a inspiré; secret dont la connoissance pourroit un jour t'être funeste. Déjà le père de Julie, en proye aux allarmes, cherchoit à s'introduire dans ce palais, mes soins l'en ont écarté. Ne crains rien, une exacte surveillance attache sur ses pas des regards attentifs..... Je vais te servir, et bientôt tu seras délivré d'un odieux rival.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Le théâtre est le même qu'au premier Acte.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*L'aurore paroît à la fin du monologue.*)

TRUCIDAN. (*Sort en désordre.*)

NON, je ne puis plus long-temps supporter cette vue, et malgré l'endurcissement où je me suis plongé, je sens à ma honte que ce foible cœur ne peut supporter la douleur d'une femme,..... Qu'elle étoit belle, et qu'il doit

être heureux celui qu'un amour vertueux unit à tant de charmes. Envain, la force et la violence m'ont assuré les mêmes droits, cette affreuse jouissance vient d'allumer dans mon ame le tison brûlant de la jalousie. Et je sens à la fureur qui m'anime.....

Contenons-nous, et qu'au moins tout ce qui m'environne ignore les tourmens que je me suis causé.

SCÈNE II.

TRUCIDAN, SIRVAN.

SIRVAN.

QUEL homme sensible pourra m'éclairer sur le sort de ma chère Julie. Pauvre enfant, aurois-je encore à pleurer sa perte..... Qui que vous soyez, ayez pitié du plus malheureux des pères.....

TRUCIDAN. (*A part.*)

C'est Sirvan.. ... Délivrons-nous d'un viellard importun. Que cherche-tu dans ces lieux. A peine l'aurore éclaire la cime des monts, et déjà tes cris font retentir ces voûtes?

SIRVAN.

Eh! qu'elles plaintes furent jamais plus légitimes. La nuit s'est passée, et j'ai attendu vainement ma fille; le jour paroît, et je la cherche encore. Qu'en as-tu fait; seroit-elle déjà ta victime.

TRUCIDAN. (*Avec fausseté jusqu'à la fin de la scène.*)

Viellard ingrat, c'est à moi que tu fais ce reproche? Lorsque les effets de ma clémence réjaillissent sur toute ta famille; quand je pardonne à ton fils; quand je vous rends au bonheur, c'est alors que tu m'accuses de cruauté: triste effet de mes soins; est-ce donc là le témoignage de ta reconnoissance?

SIRVAN.

Achève..... Qu'as-tu dit..... Est-ce une illusion; ah! j'en mourrois de joie. Homme généreux, pardonnez..... pardonnez à l'égarement de la douleur, ma bouche va sans cesse bénir votre nom.

TRUCIDAN.

Tu ne sais pas encore tout ce que je fais pour toi, bientôt tu me connoitras mieux..... Diffère jusques-là des actions de grace, que je ne veux recevoir qu'après les avoir méritées.

SIRVAN.

Jour heureux ! Auguste, Julie, enfans chéris, je pourrai donc vous revoir encore, vous presser dans mes bras tremblans. Je mourrai au millieu de vous, et vos mains fermeront ma paupière. Dieu bienfaisant, supplée à ma reconnoissance. Comment puis-je exprimer.....

TRUCIDAN.

Modère ce transport..... et crois que je goûte autant que toi, le plaisir du service que je vais te rendre.....

(*Il écrit.*)

SIRVAN.

Ce dernier trait me confond; ô ! mon bienfaiteur, ne me privez pas d'un plaisir si doux. Hélas ! n'est-ce pas vous qui me rendez à la vie, à ma famille. Ah ! prenez désormais sur mon cœur une entière puissance; malheur à l'ingrat qui ne sentiroit pas le prix d'un tel bienfait.

TRUCIDAN. (*Lui remet un papier cacheté.*)

Va, bon viellard, voilà l'ordre qui assure la liberté de ton fils; va le porter au Général qui s'empressera de combler tes vœux.

SIRVAN.

Courons; ah ! jamais joie n'égala la mienne, et mon ame peut à peine suffire à mes transports.

TRUCIDAN.

Cours insensé, cours à ta perte certaine, et sois toi-même le porteur de l'arrêt inévitable de ta mort.... J'entends du bruit..... c'est Julie, évitons ses regards odieux, et préparons les coups que je dois lui porter.

SCÈNE III.

JULIE.

OU vais-je, quel nuage épais m'environne, et dérobe le Ciel à ma vue..... Malheureuse !..... L'enfer, l'enfer seul doit s'ouvrir pour me recevoir..... Et tu as pu le souf-

frir..... Mesure l'abîme profond où t'a plongé ta crédule espérance..... Mais, non, je ne me reproche rien. Non je ne suis pas coupable ; lui seul, lui seul est criminel..... Le monstre il a pu..... mes larmes..... mon désespoir, rien n'a fléchi sa rage..... Dieu de justice, toi qui lis dans le cœur des hommes, tu sais si le mien est coupable, rends le calme à mes sens épuisés, ranime mes forces languissantes, que ma main brise les fers de mon époux, et je termine après le cours d'une misérable existence.

Quel calme inattendu, quel courage inespéré me rend à la vie. Une ardeur dévorante embrasoit mon sang, une fraîcheur salutaire coule dans mes veines.

Ainsi, le Ciel n'est pas toujours insensible ; et quelque accablée que soit notre ame par l'infortune, elle est plus tranquille quand elle a recours à lui..... Mais, hélas ! son courroux s'appésantit sur moi..... qui me rendra mon innocence, qui daignera essuyer mes larmes.....

O désespoir !..... dans l'état où ma réduit le sort, tout, tout nous abandonne. L'illusion qui nous abuse est plus cruelle encore que le malheur qui nous poursuit.

O mon père ! toi dont je devois être la consolation ; toi dont j'étois l'unique espérance, que diras-tu quand tu verras l'opprobre imprimé sur le front de ta fille..... Qui fermera ta paupière flétrie ; qui soutiendra tes pas chancelans sur les bords du tombeau..... C'est toi mon cher Auguste qui désormais lui tiendras lieu de sa fille infortunée... Cher époux, mon époux .... L'est-il encore, et n'a-t-on pas rompu par le crime le plus effroyable, les liens qui m'unissoient à lui. Ah ! voici, voici l'instant affreux où je sens tout le poids du malheur qui m'opprime..... Quel tremblement, quel trouble ; ô Dieu reçois mes derniers soupirs.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

(On entend une décharge de mousqueterie.)

SCÈNE IV.

JULIE, SIRVAN.

SIRVAN.

O Comble de l'horreur ! ô crimes inouis ! le monstre, il se jouoit de ma crédulité, et tandis que sa fausse humanité me console, sa main barbare porte les derniers coups à l'ame sensible d'un père..... Que vois-je..... Ma

fille ; ah ! Dieu, elle respire à peine .. Julie, ma chère Julie, reviens à toi..... Infortuné, quel vœu osai-je former ?.... Ah ! ne revois jamais la lumière..... Puisse-tu rester à jamais dans cet état cruel, moins cruel encore que la vie.

Et moi, insensé que j'étois, j'ai pu croire à ses caresses perfides ; j'arrive..... et je vois..... je ne puis le dire sans frémir, je vois Auguste, mon cher Auguste, dans les mains des bourreaux ; mais peut-être est-ce ma faute ; peut-être mes foibles pas n'auront pas secondé mes efforts. Cet ordre annonce pourtant ... Dieu, s'il étoit vrai, j'en mourrois de douleur..... Voyons..... *(Il lit.)*

(Je t'envoie cet obstiné vieillard, tu sais comment il faut m'en délivrer.)

Je reste anéanti, et l'enfer n'engloutit pas de tels scélérats!

JULIE.

Qu'elle voix me rapelle à la vie ! ..... Ah ! qui que vous soyez, laissez-moi mourir.

SIRVAN. *(A part.)*

Gardons du moins ce secret terrible, qu'elle n'apprendra que trop tôt..... Ma fille, c'est moi, c'est ton père qui t'embrasse.

JULIE. *(Égarée.)*

Mon père où est-il... Barbares rendez-le moi, où je meurs à vos pieds.

SIRVAN.

Viens..... viens mon enfant, veus-tu faire mourir ton vieux père..... Sortons, fuyons ce séjour détestable.

JULIE.

Moi fuir !..... abandonner mon père ! mon époux !..... jamais..... jamais..... Où est-il ?..... pourquoi ne vient-il pas rendre le repos à son épouse désolée.

SIRVAN.

Il viendra .... oui sans doute, il viendra ; mais, encore une fois, je t'en conjure, sortons.

JULIE.

Il viendra .... Ah ! vous me rendez la vie, mais ! comme vous êtes triste, vous ne l'aimez donc pas ?

SIRVAN. *(A part.)*

Je ne puis retenir mes larmes.

JULIE.

Qu'avez-vous..... vous pleurez..... vous êtes donc aussi malheureux !

SIRVAN.

Ma chère enfant, tu ne reconnois plus ton père ; ah ! voilà le dernier malheur.

JULIE. *(Le reconnoît.)*

Mon père ; ah ! c'est vous, pardonnez, pardonnez-moi.

SIRVAN.

Viens dans mes bras, tu trouveras toujours en moi le plus tendre des pères.

JULIE. *(Revenue à elle.)*

O Ciel !..... j'oublois..... Il est libre, et je ne l'ai pas vu, et ses chaînes ne sont pas brisées ; courons-le revoir, et mourir. *(Elle sort précipitamment.)*

SIRVAN.

Où va-t-elle, mes pas incertains se refusent sous moi ; voilà l'instant que je redoutois.

SCÈNE V.

(On entend une musique militaire.)

TRUCIDAN, SIRVAN.

TRUCIDAN. *(Dans le fond.)*

Declayan tarde bien à paroître..... Je ne sais quel sombre pressentiment me presse..... Vain prestige, je commande en ces lieux, et maître absolu..... Que vois-je, Sirvan.....

SIRVAN.

Vous n'attendiez pas peut-être me voir si-tôt de retour, et mon abord a lieu de vous surprendre, après les crimes affreux que vous avez commis. Il ne manque plus à votre rage, que de répandre vous-même le sang d'un vieillard sans défense. Cruel, voilà votre lettre perfide ; osez encore abuser de ma crédulité, et tromper un infortuné qui se confioit à vous. Je n'importunerai pas plus long-temps

vos regargds féroces, et la douleur qui me tue vas bientôt me rejoindre à mon fils.

TRUCIDAN. (*A part.*)

Je suis trahi.... n'importe, je veux bien t'épargner encore, mais à une condition; fuis à jamais de ces lieux, où tu blesse ma vue, et que l'aurore renaissante te voie au-delà de ces rives; à ce prix je consens à te laisser vivre.

SIRVAN.

Qui, moi, j'accepterois encore de toi des conditions honteuses. Bourreau de ma famille, autant que tu peus l'être, il te sied bien d'imposer des lois à des bras viellis dans les batailles. J'ai long-temps affronté la mort sans la craindre, et je ne racheterai pas les restes inutiles d'une douloureuse existence par une basse capitulation. Assez long-temps l'espoir stérile de te fléchir, m'a forcé de m'avilir devant toi, n'espère plus jouir de ce triomphe, ma mort saura te l'épargner.

UN OFFICIER. (*Effrayé.*)

Ah ! Trucidan, nous sommes perdus.

TRUCIDAN.

Que dis-tu, parle, tu me fais frémir.

L'OFFICIER.

Nous sommes perdus, te dis-je. Le Sénat instruit de tes desseins, a mandé deux Députés pour examiner ta conduite. Declayan est déjà dans les fers, et je crains pour toi quelque malheur.

SIRVAN.

O Ciel ! vous allez donc finir notre misère..... Tremble tyran, ton règne est passé. Il existe un Dieu vengeur, qui entasse sur ta tête la juste colère qu'ont suscité tes forfaits. Je vais invoquer l'appui sacré des lois, elles ne seront pas sourdes à la voix de l'innocent opprimé. Heureux si avant ma mort je puis jouir de la vengeance de notre malheureuse patrie.

TRUCIDAN.

Qu'on arrête ses pas; allez, et qu'on l'entraîne.

(*Les soldats l'emmènent.*)

SCÈNE VI.

TRUCIDAN, JULIE, un OFFICIER.

TRUCIDAN.

NE perdons pas du temps, et dérobons-nous, s'il est possible, au péril qui nous menace..... Cours t'opposer à leur furie ; et si nous ne pouvons échapper à la vengence, entraînons-les avec nous au fond de l'abîme.

(*L'Officier sort.*)

(*On entend la musique militaire.*)

JULIE. (*Entrant avec le dernier désespoir*).

Vengeance, rage, fureur, amour funeste, amour terrible. Oh ! tout l'enfer est dans mon cœur.... Il est donc consommé cet assassinat ; tout est perdu pour moi. O mon ami ! tu n'es plus, et je vis encore ; oui je vis, mais c'est pour te venger..... Eh ! quand j'aurai cent fois assouvi ma vengeance, est-il en mon pouvoir de te rendre la vie? malheureux Auguste..... Barbare, tu ne jouiras pas du prix de ton forfait ; ce poignard saura te punir ; que ne puis-je au gré de ma rage déchirer ton cœur sanglant dans ton sein parricide. Ah ciel ! ma force m'abandonne.

TRUCIDAN.

Tu périras toi-même. Soldats, exécutez mes ordres.

SCÈNE VII et dernière.

(*Les soldats de Trucidan entrainent Julie. Ils sont arrêtés par Gaston, l'épée à la main. Trucidan reste confondu.*)

TRUCIDAN, JULIE, deux DÉPUTÉS du Sénat.

GASTON, Soldats, Peuple.

GASTON.

ARRÊTEZ barbares, n'espérez pas consommer encore cet horrible attentat. Sénateurs, vous le voyez ; sa rage meurtrière alloit immoler l'épouse vertueuse, après avoir trempé ses mains cruelles dans le sang de l'époux ; voyez autour

de vous les victimes déplorables de ses crimes, lever au Ciel leurs mains innocentes, et demander à grands cris leur juste vengeance.

Le PEUPLE.

Vengeance, justice, justice.

GASTON.

Exécrable tyran pour qui l'humanité fut un vain prestige, ouvre enfin les yeux, et frémis des effets désastreux de ta barbarie.

Un DÉPUTÉ.

Trucidan, vous avez pour le malheur de l'humanité, trop long-temps abusé du pouvoir que le Sénat ne vous avoit confié que pour le bonheur de ce peuple que vous avez opprimé. Je ne veux pas ici vous retracer vos crimes, ils sont gravés en traits de sang dans ces malheureuses contrées, où la postérité la plus reculée maudira votre nom..... Le temps de la tyrannie est passé..... Et les forfaits subiront enfin le juste châtiment, qu'ont retardé trop long-temps la foiblesse et la crainte. Le Sénat indigné vous retire par ma voix une puissance, qu'il n'auroit jamais dû vous transmettre, et s'en remet à la justice, aux lois, du soin de punir vos crimes.

(*A Gaston.*)

Jeune homme, dont les vertus dignes d'un autre prix ont été trop long-temps outragées, recevez la récompense qui leur est dûe; commandez les soldats égarés qu'il fit servir à ses cruautés, et par l'exemple des vertus ramenez-les dans le sentier de l'honneur.

GASTON.

J'accepte avec transport cet honneur insigne, et puissai-je réparer les maux dont nous fûmes si long-temps accablés.

JULIE.

Sénateurs vertueux, qui venez cicatriser nos plaies douloureuses, je n'implorerai pas pour moi votre générosité. La mort est désormais l'unique but où tend mon espérance; mais hélas! j'ignore le sort de mon père, et peut-être est-il victime du tyran qui nous a désolés.

GASTON.

Votre père, Madame..... soyez sans alarmes..... il est en sûreté; le monstre le destinoit sans doute à une mort

cruelle, mon bras a su l'affranchir du fer des assassins. Mettez un terme à vos douleurs, elles sont hélas ! trop légitimes ; mais il vous reste encore des amis ; il vous reste un père, dont vous êtes la seule consolation, et qui.....

SIRVAN. (*Accourant.*)

Ma fille, ma fille..... enfin, tu m'es rendue.

JULIE.

Oh ! mon père..... (*Elle pleure.*)

SIRVAN.

Ma chère enfant, sèche tes pleurs ; je sais tout, et tu me deviens encore plus chère... (*aux Sénateurs.*) Pardonnez si je donne les premiers momens à la nature, ses droits sont sacrés ; on a pu les violer, mais jamais, jamais les détruire. Ma fille calme ta douleur, tu peus encore chérir la vie.

JULIE. (*Avec abattement.*)

Jamais..... non jamais, après l'ignominie, il ne reste que la mort. Eh ! que faire hélas ! sur cette affreuse terre, pour y traîner une vie languissante, toujours environnée de sang, de ruines, de méchans, de perfides..... Mon époux n'est plus, sa voix m'appelle dans la tombe..... là finiront mes maux, ma misère ; là s'effaceront des souvenirs déchirans..... Vous pleurez ; ô ! vous qui savez mes malheurs, plaignez-moi plutôt de vivre.

(*Elle sort lentement.*)

Le DÉPUTÉ.

Allez bon viellard, suivez ses pas. Nous irons bientôt par nos consolations et les soins les plus tendres, la détourner de ce projet funeste.

O ! Mes amis, travaillons de concert au bonheur de ces infortunés, s'il en est pour eux après des douleurs si profondes .... Et vous hommes égarés, si vous cédâtes à des insinuations perfides, écoutez la voix de la Patrie, qui vous tend les bras ; redevenez nos frères, et reprenez dans la société la place que vous n'auriez jamais dû quitter.

Divinités de la République, revenez encore habiter un séjour, d'où vous exilèrent la tyrannie ; soutenez nos bras armés contre ses barbares Ministres ; et sous votre égide tutélaire, ramenez la bienfaisance, ramenez l'humanité, qui seules peuvent sécher les larmes des malheureux, et nous rendre tous au bonheur.

Fin du quatrième et dernier Acte.